

example, is mentally retarded, and *Angel Square* recounts just what consequences this has for her family; Mindy and Jim reflect changing moral and social values: they “live together” rather than getting married; and Rosie experiences directly the brunt of racial hatred.

Yet these novels express warmth. The budding romance between Jason and Rosie might be “puppy love,” but it is what one expects of fourteen-year-olds. Rosie’s mother escapes the tedium of being a waitress and realizes her ambition to be a published writer. Balancing the dark side of human nature in *Angel Square* is Tommy’s obvious affection for his sister, and the love and generosity of a family Christmas. And in both novels, the world is eventually revealed to be a place “where families and friendships change and grow.”

To some, Danziger’s conclusion may seem too pat — the tearful reunion between Rosie and Phoebe is not convincing, and in *Angel Square*, it is perhaps difficult to accept Tommy, the self-styled “Shadow,” becoming a real sleuth. In both cases, however, the story line is appealing, and youthful readers will be kept entertained. Danziger’s pitches *It’s an aardvark-eat-turtle-world* at an adolescent reader, while Doyle writes in *Angel Square* for a perhaps slightly younger age group.

David W. Atkinson teaches courses in mythology, fantasy and children’s literature at the University of Lethbridge.

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE SOL...

Pleurer pour rire, Marcel Sabourin. Illus. Daniel Castonguay et Paul-Émile Rioux. Montréal, VLB Éditeur, 1984. 120 pp. broché. ISBN 2-89005-195-1.

TOA, un géant en blanc surveille le développement intellectuel de MOA, petit personnage plein de couleurs, mais qui souffre. L’équilibre entre MOA et TOA va être rompu quand le SOA (sosie) de MOA sort de son miroir. Il va montrer à MOA combien il vaut mieux être “moi” et non pas “toi”, être “soi-même”.

Être soi-même, rire, pleurer, colérer quand on en a envie. Voilà le message de Sabourin aux enfants et pourquoi pas aux adultes. Son message, il l’exprime dans sa pièce “*Pleurer pour Rire*” de façon simple et quotidienne tout en évoluant dans le monde de l’imaginaire: l’image de Môa qui sort de son miroir; le monde du clown: le géant, les décors de traviole, l’aspect de Môa et Sôa.

Cette pièce a certainement plus d’impact sur les enfants qu’un livre

la vie. "Tu es responsable pour toujours de ce que tu as apprivoisé!" dit St-Exupéry. Alors que dans *Pleurer pour Rire*, c'est une réalité quotidienne dans un monde imaginaire.

"Tu as une balloune de stress qui te pète dans le ventre, tu as un ulcère, tu es malade tu t'en vas à l'hôpital."

En la lisant, on ne peut pas s'empêcher de penser que cette pièce aurait pu être écrite en France après mai 1968. Dans cette France, où l'on pouvait lire sur les murs de Paris: "Il est interdit d'interdire". Cela n'est-il pas aussi l'essence de la pièce de Sabourin?

Si la pièce nous présente l'expression de la force sur des opprimés, ce n'est pas ici l'oppression des bourgeois sur le prolétariat. Nous sommes au Québec où on peut voir deux forces d'oppression: Les Anglais sur les Français, et la religion catholique sur ses ouailles.

Tôa ne paraît pas être la représentation des anglophones. La pièce a été écrite en 1980, or la pesante domination des anglophones sur les francophones s'était déjà allégée et je ne crois pas que cela ait pu être un sujet d'inquiétude pour Sabourin. Tandis que la domination du catholicisme sur la vie quotidienne des Québécois est toujours aussi présente. Si on doit à la religion catholique la survie de la culture française au Canada, nombre de Québécois la considèrent comme un fardeau. Ce n'est pas par hasard que Tôa est en blanc et sur des échasses. On pourrait y voir une représentation poétique de la neige qui immobilise tant pendant les longs mois d'hiver. Mais la poésie n'est pas l'essence de cette pièce. Or, il y a un grand homme blanc qui symbolise toute la religion catholique: le pape. Quant à la Tante Eillelà, personnage dont on parle beaucoup, mais que l'on ne voit pas, elle nous fait penser à *En Attendant Godot* de Becket. La tante Eillelà, c'est le Godot de Sabourin.

Sabourin veut-il nous dire: "N'écoutez plus l'Eglise! Faites votre vie comme vous le désirez"? Cependant, même libre de cette oppression religieuse les paroles de Tôa sont d'actualité:

"...Tu ne grandiras pas si tu pleures...

Si vous voulez grandir SOURIEZ!"

On ne peut s'empêcher de penser à ce que Balzac écrit dans *Les Illusions Perdues*:

"Le succès est la raison suprême de toutes les actions...Le fait est tout entier dans l'idée que les autres s'en forment...Ayez de beaux dehors. Cachez l'envers de votre vie, et présentez un endroit très brillant. Vous ne serez plus coupable de faire tache sur les décorations de ce théâtre appelé le Monde."

N'est-ce pas ce que nous dit Tôa. Avoir de l'ambition, c'est grandir, monter. Les pleurs, c'est la misère. Le sourire, c'est la boîte à secrets qui ouvre toutes les portes du succès. Alors, être soi-même ou grandir, c'est une

toutes les portes du succès. Alors, être soi-même ou grandir, c'est une question de choix personnel.

Mais avant qu'ils sachent faire ce choix les enfants s'amuseront beaucoup à regarder cette pièce et en tireront une leçon pour rire.

Claudine Lesage est étudiante de maîtrise à l'Université de Paris. Elle travaille sur la programmation pour enfants à TV Ontario.

UNE LECON DE PHILOSOPHIE AU BORD DE LA MER

L'Oiseau-Douceur, Serge Côté. Illus. Marthe MacLeod. Sherbrooke, Naaman, 1985. 69 pp. 5,00\$ broché. ISBN 2-89040-333-5.

Quelques écrivains, sur les traces de Saint-Exupéry, s'efforcent d'infuser toute une sagesse dans des oeuvres poétiques. L'un de ces philosophes ailés, Serge Côté, vient de publier, à l'intention de la jeunesse, *L'Oiseau-Douceur*. L'ambition est élevée. Mais l'on pourrait craindre que les composantes de l'oeuvre ne se nuisent les unes aux autres. L'auteur a-t-il triomphé de la difficulté?

L'histoire est des plus simple: l'initiation philosophique d'une fillette par son grand-père, vieux pêcheur plein de sagesse. Quand l'enfant sait tout et a fait ses preuves en sauvant le voilier, le vieillard meurt dans la sérénité. La "petite" disparaît. Mais paraît un grand oiseau blanc.

Le cadre s'harmonise avec les temps successifs du récit: la mer avec ses caprices, la cabane de rondins.

La psychologie des personnages, esquissée à grands traits, repose essentiellement, comme il est traditionnel dans un conte pour la jeunesse, sur l'opposition Mentor/Télémaque. Le grand-père a depuis longtemps assumé le rôle témoin. Excellent pédagogue, il infuse à petites doses sa philosophie dans la fillette. Celle-ci est l'élève modèle: très sensible, dévouée, vive et courageuse. Hans, le bon voisin, et Carlos (un peu demeuré, mais éveillé par l'amitié) ne sont pas moins sympathiques que les deux héros. Seule, détonne la mère, ivrogne et jalouse: elle représente le mal; les autres toutefois ne la jugent pas.

La simple beauté du cadre, les sentiments élevés des principaux personnages ne suffisent point cependant à faire de *L'Oiseau-Douceur* un conte tout rose. Jusqu'à la fin se succèdent les scènes de tristesse et d'épreuves, frisant parfois le mélodrame.

Aussi bien, ce qui fait surtout le charme de *L'Oiseau-Douceur*, c'est la